Ami du Clergé du 10 avril 1947

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du Dimanche. — *2e Dimanche après Pâques :* Le Bon Pasteur, 153.

Causeries sur la Messe. — XIII. Offertoire, 154.

Petits prônes sur les commandements. — VIII. *Premier commandement :* Comment adorer Jésus-Christ, 156.

Lectures sur Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus. — VIII. La grande mission de Ste Thérèse, 157.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — XI. Baptême du trésorier de la reine d'Ethiopie, 160.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

2e Dimanche après Pâques

XXVIII

LE BON PASTEUR

Mes frères,

Avec quel accent de tendresse N.-S. dut-il prononcer cette parabole ! Comme nous aurions voulu être du nombre des heureux auditeurs, alors que la simple lecture du texte, à vingt siècles de distance, provoque encore chez nous une émotion indéfinissable !

Mais quelle angoisse aussi dans cet appel que le divin Maître fait entendre ! Tous les efforts faits par lui pour arracher ses ennemis à leur incrédulité ont été vains. Il le sait ; il en pâtira bientôt, puisqu'ils s'obstineront jusqu'à le mettre à mort. Ce n'est point pourtant cette conclusion, aussi douloureuse qu'elle soit, qu'il craint. Il était venu pour cela, pour mourir, pour donner à ses brebis la preuve de son amour.

Mais les menées injustes de ses adversaires, mais le trouble qu'ils jetteront dans les âmes, mais ces chefs de parti qui lui disputeront les troupeaux qui lui appartiennent et les lui raviront ! Quelle tristesse l'envahit à cette seule pensée. Au moment où il parlait, ceux-ci venaient de prendre une mesure arbitraire. Non contents de s'acharner contre lui, ils chassaient de la synagogue ceux de ses fidèles qui croyaient en lui. Devant un tel parti-pris il veut les mettre en garde contre toute erreur possible.

Couleur locale, — application de la parabole à sa propre personne, — conclusions à tirer : tout s'y trouve. Essayons de nous en inspirer.

I. — *Couleur locale*

Personne ne pouvait s'y tromper. Cette image du bon Pasteur était trop souvent appliquée dans l'Ecriture aux chefs et guides d'Israël pour rester ignorée des simples juifs. — De plus les conditions de vie et les mœurs d'un pays dont la richesse consiste surtout dans les pâturages donnaient aux pâtres, en raison de leur rôle dans la vie économique une importance prépondérante. — Enfin les disciples avaient rencontré cent fois dans leurs courses à travers la campagne, les bergers de Palestine, appuyés sur leur bâton, dominant de leur haute silhouette l'assemblage des toisons blanches ou grises au milieu desquelles, escortés de leur chien, ils marchaient à petits pas.

Livrées pendant la journée à une liberté relative dont elles usaient au gré de leur appétit, les brebis étaient disséminées sur un vaste espace, et rassemblées le soir dans un bercail commun. Un mur l'entourait, une porte le fermait, confiée à la vigilance d'un berger. Les autres alors se retiraient pour prendre leur repos, étendus sous un toit de branchages, tout près de la bergerie. Comment se seraient-ils éloignés ? Ils avaient mêlé leur vie à celle de leur troupeaux, et gardaient au fond de leur cœur le souci de leur santé. Malheur à l'audacieux qui voudrait leur faire mal. Ils les défendraient au péril de leur vie.

Dès le lever du soleil, ils sont revenus, ont interpellé le gardien et se sont fait ouvrir la porte. De là ils ont appelé leur troupeau, celui-ci a reconnu leur voix ; les voici partis pour une nouvelle journée. Tout le long du jour le pasteur conduira ses brebis, selon la marche des heures, tantôt vers l'herbe, fraîche de la rosée du matin, tantôt vers la rivière pour se désaltérer, tantôt à l'ombre des arbres, pour le mettre à l'abri du soleil de midi.

Mais pour qu'au milieu des autres, les brebis aient reconnu la voix de leur pasteur, cela suppose qu'elles la connaissaient, qu'elles aimaient l'accent qu'il mettait à les appeler. Les mercenaires insouciants n'ont ni cette insistance ni cette délicatesse. Ils n'entrent point par la porte, car on ne la leur ouvre pas. Alors ils escaladent les barrières et usent de violence pour les faire sortir, et quand ils les conduisent, ils se désintéressent de la santé de leurs bêtes. Qu'elles aillent où elles veulent, qu'elles mangent ce qui peut se présenter, loin de les défendre, ils s'enfuient. Aussi par instinct elles résistent ou restent sourdes.

Tous les auditeurs reconnaissent ce tableau coutumier. Jésus ne pouvait trouver d'image plus expressive.

II. — *L'application à sa propre personne*

Dès qu'il est arrivé en ce monde, on lui a reconnu au cœur et au visage les traits délicieux qu'il vient de peindre. Sur la paille de la crèche les pâtres de Bethléem auraient pu le prendre pour un des leurs, tellement son gîte et sa pauvreté étaient semblables aux leurs. — A son entrée dans la vie publique il a revendiqué par ses paroles et ses exemples le titre d'un pasteur religieux, qui a reçu la mission de conduire l'innombrable troupeau des âmes à l'éternelle bergerie. — Il les a trouvées « gisantes à terre et accablées » par suite de l'incurie des mauvais bergers. Il en a eu pitié, et l'a dit bien haut : « *Misereor super turbam* » car il porte, lui, en son cœur les sentiments du vrai pasteur. — Pour procurer le bonheur qu'il veut à ses brebis, rien ne lui coûtera, aucune fatigue, aucune immolation. Il les appellera avec tendresse, il se mettra à leur tête pour leur éviter les accidents de la route, il ne les égarera pas, il ne les abandonnera jamais, il les conduira dans des pâturages où elles trouveront une nourriture si savoureuse qu'elles ne regretteront pas l'effort demandé pour le suivre. Et si quelque adversaire les menace, loin de s'enfuir il les défendra jusqu'à en mourir.

Il aime toutes ses brebis, même les infidèles, les rebelles, les obstinées à rester à l'écart. Celles-là, comme leur pensée le hante ! Car il connaît la tristesse du grand amour méconnu, qui se sent impuis-

sant à conquérir ceux qu'il aime. Des imprudentes préfèreront les joies coupables que l'on cueille loin de lui, sur les pentes de l'abîme. Rien qu'en Judée, depuis bientôt deux ans qu'il la parcourt, combien ont refusé de le suivre. Et si de son regard divin il aperçoit la multitude des autres, qui à travers les siècles se détourneront de ses appels, quelle amertume ! Que n'a-t-il pas fait cependant pour les attirer vers ce bercail où il ambitionnait de les grouper toutes, sous la bénédiction du Père ? « Qu'il n'y ait plus qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur », c'était là l'ardent désir de son cœur. Mais « ces autres brebis, qui ne sont pas de ce bercail, et qu'il faut que j'amène » comme il le disait si bien, elles s'obstinent et s'éloignent, quelle tristesse !

Non seulement il est le Bon Pasteur, mais il est le *seul* Pasteur ; il est la condition et le principe de toute légitimité. C'est pourquoi il ne dit pas seulement qu'il est introduit dans le bercail par le portier, mais qu'il est lui-même la porte. De sorte que ceux qui se présentent en son nom et s'autorisent de son évangile pour séduire les âmes et les écarter du seul bercail qu'il a fixé, ne peuvent être que de mauvais bergers. Il est important de rappeler ces vérités. De son temps ses adversaires s'autorisaient de la loi de Moïse pour lui faire la guerre. Une opinion s'accrédite de nos jours que le titre de chrétien, en dehors de l'Eglise qu'il a établie, en dehors du Pontife légitime qu'il a institué, quand il a dit à Pierre « sur cette pierre je bâtirai mon Eglise » et qu'il ajoutait « celui qui n'écoute pas l'Eglise doit être regardé comme un païen », que ce titre donc suffit pour se ranger sous sa houlette et avoir part à la nourriture de ses pâturages. C'est une erreur dangereuse. Répétons-le. Quiconque n'entre pas en Jésus-Christ par la foi en sa mission et l'acceptation pratique de toute sa doctrine ; quiconque ne le suit pas en employant les moyens de salut qu'il a établis, la reconnaissance de l'Eglise qu'il dirige de sa grâce et de ses sacrements, celui-là ne peut être ni docteur ni pasteur. Il n'appartient même pas au bercail du BON PASTEUR.

Les brebis n'ont pas à le reconnaître, ni marcher à la suite de ces pasteurs d'occasion ; et les efforts qu'ils font pour supplanter le vrai Pasteur n'aboutissent qu'à prouver leur impuissance par une stérilité chaque jour plus manifeste. Leur bercail ne se remplit pas, car il manque de vie. Il manque aussi des attraits que possède l'autre. A l'inimitable accent du bon Pasteur, aux clartés qu'il répand, aux forces qu'il assure, aux consolations qu'il distribue, aux échos sans pareils qu'il éveille dans ceux qui l'écoutent, les brebis comprennent que sa voix est divine, tandis que la voix des autres, de ceux qui viennent « d'ailleurs » comme dit le Sauveur, n'éveille qu'un intérêt sommaire, basé sur le souvenir d'une parole qu'ils ont laissé mourir. Ils ont voulu, pour recruter des adhérents, supprimer toute pensée de sacrifice, laisser la voie libre aux interprétations individuelles. Ils ont découronné cet édifice de noblesse ; les brebis le sentent et s'en détournent. Constatation du reste qui ne les émeut pas. Ils ne sont pas les maîtres du troupeau. Pourquoi se troubleraient-ils de son éloignement ? Ce qui les amena à se mettre à sa tête, ce fut souvent leur intérêt personnel, ce sont les mêmes motifs qui les y font rester. Les âmes se rendent compte de la différence ; elles rendent à chacun selon ses mérites.

III. — *Quelle sera notre conclusion ?*

Avoir des sentiments dignes de notre bon Pasteur. Montrons-lui :

1° La *reconnaissance*. Quel don il nous a fait en nous associant dès nos plus jeunes années à son bercail divin ! Nous en bénéficions chaque jour ; cette certitude, cette paix d'âme est une grâce dont mesurent l'importance ceux qui en sont privés. Nous pourrions en profiter davantage, car sa générosité est inlassable et ses faveurs incalculables. Que sera-ce alors quand, à la lumière de l'éternité, nous pourrons mesurer le danger que nous aurions couru, comme d'autres, à nous tromper de bercail ?

2° La *docilité*. Rester en son pouvoir, ce n'est pas seulement garantie, c'est justice, car c'est reconnaître son droit de pasteur. C'est professer sa grandeur, la valeur de son esprit, la sûreté de sa conduite, la vie pleine et débordante qu'il introduit dans nos existences. Mais cette conviction doit avoir une suite logique et nous faire marcher totalement sous sa conduite. Surveillons donc nos pensées, nos affections, nos démarches. Plus elles seront conformes à son enseignement, plus elles seront dans la vérité.

3° Allons plus loin ; *aimons-le*. Pour entrer en rapports plus intimes avec nous, notre bon Pasteur a emprunté notre nature. Nous voici donc capables de le considérer comme notre semblable, notre frère, notre proche. Il connaît nos sentiments, nos goûts, nos besoins ; il devine nos habitudes, encourage nos efforts, soutient nos énergies, pardonne nos faiblesses, nous tend une main secourable pour sortir des abîmes où nos imprudences nous ont précipités. Et si le bercail paraît trop lointain à nos forces morales affaiblies, il nous prend sur ses épaules et nous ramène presque de force avec nos frères. Qui pourrait plus que lui mériter notre amour ?

4° Et puisqu'il le désire : *travaillons à peupler son bercail* d'autres brebis. « Il faut » que je les amène, dit-il. Quelle grandeur dans ce mot ! « Il faut ». C'est l'éternel vouloir de Dieu qui s'affirme, c'est un monde de lumière, de bonté, de grâce et d'espérance ; c'est le besoin de son amour pour nous qui commande à sa puissance et donne le branle à sa volonté. Lui qui est mort pour tous, voudrait les voir tous entrer dans son bercail pour que tous soient sauvés.

* *

Aidons-le de nos désirs, de nos prières, de notre apostolat. Supplions-le de hâter l'heure où se réalisera ce souverain bien de l'unité, qui est la marque de son règne, la consolation de son cœur et le commencement de son repos dans ses ouvrages. *Amen.*

CAUSERIES SUR LA MESSE [1]

XIII

OFFERTOIRE

Mes frères,

Nous n'aimons pas passer directement de la rue dans notre maison d'habitation. Nous aimons qu'il y

[1] Causerie annoncée, par erreur, sur la couverture du 27 mars ; le correcteur s'excuse d'une pareille distraction !

ait une pièce intermédiaire, un vestibule où viennent mourir les bruits du dehors, où nous puissions secouer la poussière et la boue de nos pieds, et nous rassembler avant d'entrer dans les pièces proprement dites.

Eh bien ! l'avant-messe que nous avons essayé de vous faire comprendre et aimer dans nos précédentes causeries, c'est le *vestibule du Saint-Sacrifice de la messe.* Nous arrivons, en effet, du monde, ici, le dimanche, avec nos soucis, nos fautes, nos distractions. « Avant la prière, prépare-toi et ne sois pas comme un homme qui tente Dieu », disent nos Livres Saints. Or, la messe est la prière la plus haute. Oserions-nous commencer le Saint Sacrifice avec *une âme profane,* avec une foule de pensées et de désirs étrangers ? Aussi, avant d'entrer dans *le sanctuaire* de la messe proprement dite, nous pénétrons d'abord dans le vestibule, dans l'avant-messe, pour nous défaire de tout ce qui n'appartient pas à la messe. Mais, d'autre part, il ne doit pas y avoir de coupure entre notre vie de chaque jour et le service de Dieu. Précisément, l'avant-messe va relier notre vie profane au sanctuaire, effectuer la liaison. Nous prendrons tous nos soucis, toutes nos peines, toutes nos difficultés quotidiennes pour les porter dans la maison de Dieu, mais en même temps, ces troubles de notre cœur seront purifiés, épurés, transformés, pour devenir un sacrifice convenable.

Donc, conclusion pratique de ce coup d'œil rétrospectif sur notre avant-messe, notons avec soin qu'elle est une préparation nécessaire pour bien offrir notre messe, si, rigoureusement, celle-ci ne commence qu'à l'Offertoire.

L'Eglise désire ardemment, elle qui au cours des siècles a développé le texte liturgique, surtout à cet endroit, que nous prenions part à ces gestes de la communauté chrétienne qui composent l'avant-messe : purification, désir, louange, prière de demande, illumination de notre esprit par les lectures des Livres saints et le sermon, affirmation de notre foi par le *Credo.* Le vrai chrétien, celui qui veut vivre sa foi, arrivera donc toujours au début pour n'en rien perdre.

I. — *Place de l'Offertoire*

Donc, avec le *Credo,* qui n'est pas une série de 12 formules sèches et abstraites, cette admirable histoire de l'amour que nous porte un Dieu, qui nous communique sa vie pour transfigurer la nôtre et qui ainsi fournit la plus belle des introductions au grand acte du Saint Sacrifice se termine ce qu'on appelait jadis la messe des catéchumènes. Autrefois, avant de poursuivre, le diacre invitait les non-baptisés, les hérétiques, les excommuniés à se retirer ; du vestibule on entrait, en effet, maintenant dans le sanctuaire et la messe proprement dite devait être réservée aux seuls fidèles. Tous avaient pu prier et s'instruire mais seuls les baptisés pouvaient offrir le sacrifice.

La messe proprement dite des fidèles, vous le savez, comporte trois parties : *un prélude,* l'Offertoire, *une prière :* la grande prière eucharistique, *une consommation :* la communion. En d'autres mots : apporter les offrandes, réaliser le Sacrifice (celui du Christ et le nôtre), recevoir la Victime sacrifiée, voilà le plan de la messe qui nous reste à étudier.

Aujourd'hui, voyons l'Offertoire.

II. — *Nature de ce rite*

L'Offertoire est ainsi appelé parce que c'est à ce moment qu'on offre à Dieu le pain et le vin qui seront par la consécration changés au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Dans la toute première célébration de la messe, à la dernière Cène, nous ne trouvons pas, à proprement parler, quelque chose qui ressemble à notre Offertoire, si ce n'est la préparation de la Pâque par les apôtres Pierre et Jean, envoyés par le Seigneur pour dresser la table du sacrifice et préparer le pain et le vin.

Mais lors de l'agape, vous vous en souvenez, nous trouvons le point de départ de l'offertoire. Les tout premiers chrétiens apportaient avec eux de quoi manger, ils se le partageaient et l'on en réservait une part, pain et vin, pour le sacrifice.

Peu à peu, cette pratique se développe en une procession organisée, en un véritable défilé, les hommes d'abord, puis les femmes, tous les fidèles présents venaient offrir au célébrant le pain et le vin. Ce pain n'était pas différent de celui dont ils se servaient à la table de famille. C'était du pain levé. L'usage du pain azyme en souvenir du pain de la Pâque juive, et que N.-S. par conséquent avait employé en instituant l'Eucharistie, apparaît seul au IXe siècle. Le vin était présenté par les fidèles dans de petites fioles et l'archidiacre en versait le contenu dans un calice. Celui-ci, une fois rempli, le vin était transvasé dans une grande amphore. C'était leur vin de tous les jours que les chrétiens apportaient. Au XIVe siècle, on donnera la préférence au vin blanc qui marque moins le linge. Lorsque l'offertoire était achevé, le pontife se lavait les mains (Lavabo). Ce qui était nécessaire au sacrifice était porté sur l'autel par le diacre. Tout le reste était mis de côté pour servir à l'entretien du clergé et des pauvres.

L'offertoire, dans ces conditions, durait longtemps et pouvait être une cause facile de distractions et dissipations. Aussi, dès le Ve siècle, on exécuta, à cet instant, un chant de procession, psaume dont il ne nous reste plus que l'antienne, c'est-à-dire le refrain qui était repris par toute la foule entre chaque verset chanté par la schola. Pendant ce temps, l'évêque choisissait parmi les offrandes et à la fin récitait la prière appelée « oratio super secreta », oraison sur les dons qu'il avait séparés (secrète actuelle).

III. — *Symbolisme*

En résumé, nous voyons que l'Offertoire jadis consistait avant tout dans *l'offrande des fidèles.* Comprenons-en tout le merveilleux symbolisme. Avant tout, l'offrande représente la personne qui la fait. Lorsque je donne quelque chose à quelqu'un, c'est pour lui prouver mon affection, lui donner en quelque sorte mon cœur, moi-même. Ainsi donc au Sacrifice de la messe, par cet offertoire, les fidèles ont l'intention de se donner à Dieu sans restriction. Et remarquez bien aussi la haute signification symbolique de ce pain et de ce vin qui étaient offerts. Le pain est l'image de notre travail et de la peine qu'il nous donne. Le vin représente la douleur — les grains de raisin sont foulés sous le pressoir. Les fidèles apportaient donc à l'autel leur travail et leur souffrance de la semaine, en un mot toute leur vie, tout eux-mêmes. Et chaque offrande individuelle apportée sur l'autel se perdait bien vite dans la grande et unique offrande de toute la communauté chrétienne. Et c'est cette même offrande du pain et du vin présentée à l'Offertoire qui à tous, revenait à la communion, mais changée au corps et au sang du Christ, en un mot divinisée. Bref, à l'Offertoire, les

fidèles apportaient leur vie où tout : soucis, travail, souffrances, efforts, joies, affections est matière à offrande afin que tout soit purifié et divinisé dans l'union à l'offrande du Christ au Père, dans la fusion de tous en l'unité du Christ Prêtre et hostie. En apportant eux-mêmes leurs dons à l'autel, ces dons qui représentaient leurs propres personnes, les premiers chrétiens se plaçaient eux-mêmes sur la table du Sacrifice pour mourir avec le Christ, *ils entraient vraiment dans le Sacrifice du Seigneur*.

Hélas ! ce rite si expressif de l'offertoire était condamné à disparaître, d'une part avec la multiplication des messes privées ; d'autre part, l'emploi exclusif du pain azyme pour le St-Sacrifice ne permettait plus aux fidèles d'apporter à l'autel le bon pain ordinaire de chez eux.

* *

Mais nous verrons dimanche prochain que dans notre liturgie actuelle, il reste encore des vestiges de l'ancienne procession d'offrande qu'il nous faut mieux comprendre pour mieux les utiliser.

PETITS PRONES SUR LES COMMANDEMENTS

1er commandement de Dieu

VIII

COMMENT ADORER JÉSUS-CHRIST ?

Mes frères,

Le Dieu créateur et providence n'a pas vécu solitaire, à une distance incommensurable de l'homme. Il a envoyé sur la terre son Fils Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme. Et celui-ci a droit à l'adoration. Nous accomplissons ce devoir par la part prise aux cérémonies par lesquelles l'Eglise glorifie Jésus-Christ. De ces cérémonies la plus importante est la messe. Je ne vous en parlerai pas encore ; je me contenterai de vous signaler la fête et la procession du St-Sacrement, l'Adoration perpétuelle du St-Sacrement.

I. — *La fête du Saint-Sacrement*

Aux siècles de foi, l'assistance fréquente des chrétiens à la messe, la communion en honneur, rendaient à Jésus-Christ des hommages perpétuels. Mais au XIIIe siècle, d'aucuns s'efforcèrent d'amoindrir le respect dont on l'environnait. L'Eglise, par la voix d'Urbain IV et de Jean XXII, y suppléa par une fête spéciale, la *Fête-Dieu*. Cette solennité nous fait adorer comme il convient Jésus-Christ dans l'Hostie. Je dis : « comme il convient. » De vrai, en cette fête, nos hommages collectifs le dédommagent de ses inexprimables humiliations auxquelles il a voulu se soumettre ; il s'est humilié en s'incarnant dans le sein de la Vierge Immaculée, en mourant du supplice des esclaves ; au tabernacle il s'est humilié jusqu'au dernier degré d'abaissement ; il cache sa divinité et son humanité sous les apparences d'un peu de pain.

Nos hommages collectifs réparent, autant que possible, les outrages dont Jésus-Christ est la victime. Car dans la grande famille humaine, il y en a qui l'excluent des mœurs, des institutions, des lois, des écoles, de la famille, qui ne veulent de lui, ni à la naissance, ni au mariage, ni à la mort. A l'exemple des juifs ils disent : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous. » Et pour arriver à leurs fins ils se servent du blasphème, de la raillerie dont ils remplissent les livres, les revues et les journaux.

Nos hommages collectifs publient l'amour de Jésus-Christ devenant notre nourriture, la nourriture de tous, des grands et des petits, du riche et du pauvre, du savant et de l'ignorant, du malade et du vieillard : « Je suis le pain de vie... le pain que je donnerai, c'est ma chair... Ma chair est véritablement une nourriture et mon sang est véritablement un breuvage » (Jn., VI, 48-58). « Prenez et mangez » (Math., XXVI, 26). Nos hommages collectifs commémorent ce qui jaillit journellement de grâces, de bienfaits, de vertus de toute sorte, de cette source inépuisable de Jésus-Eucharistie, les dévouements qu'elle enfante, les héroïsmes qu'elle fait naître, les vies saintes, les vies nobles, généreuses allant sans cesse s'y retremper et s'y affirmer.

II. — *La procession du Saint-Sacrement*

Nous adorerons encore Jésus-Christ en assistant à la procession du St-Sacrement. Elle a été en usage dès le début du XIVe siècle. Au commencement la Sainte Hostie n'était pas portée à découvert comme aujourd'hui. Elle était renfermée dans une châsse ou dans un ciboire. Puis, s'établit la coutume des ostensoirs à travers desquels on peut apercevoir l'hostie. Ces processions donnèrent lieu aux cortèges et aux décorations les plus riches. Tous les ans vous êtes témoins des belles processions du St-Sacrement. Les routes sont jonchées de feuillage ; les maisons sont parées de draps blancs ; çà et là des guirlandes de fleurs, présent d'amour que les champs et les prés offrent à leur Créateur. La procession s'avance ; les chants liturgiques s'élèvent majestueux. Devant le dais ce sont des jeunes filles voilées de blanc portant des oriflammes, des enfants semant sur le sol des roses effeuillées ; ce sont des nuages d'encens s'échappant des encensoirs agités par des enfants de chœur. Sous le dais, le prêtre revêtu d'ornements tissés d'or et de soie, tenant entre ses mains tremblantes de respect Celui que l'Ecriture appelle trois fois saint ; de longues files de pieux fidèles marchent lentement. Et la procession s'arrête aux reposoirs dressés par les habitants. Alors, les chants cessent ; le prêtre avec l'ostensoir trace au-dessus de la foule, suppliante dans l'adoration, le signe de la croix. Associez-vous toujours au triomphe que l'Eglise décerne à Jésus-Christ. Ne rougissez pas d'adorer le Sauveur. « Venez, chantons le Seigneur avec allégresse ! Poussons des cris de joie vers le Dieu de notre salut ! Allons au devant de lui avec des louanges, faisons retentir des hymnes en son honneur » (Ps. XCIV).

III. — *Adoration perpétuelle*

L'Adoration perpétuelle est une exposition permanente du St-Sacrement pendant un ou plusieurs jours dans la même église, puis dans une autre, puis dans une autre... de façon à englober successivement dans ce mouvement de vénération envers Jésus-Christ le plus grand nombre de paroisses d'un même diocèse. Elle a été établie par le pape Clément VIII. Or, ce qu'il y a de particulièrement touchant pour nous, Français, c'est que cette institution a eu pour principal objet la sollicitude du Souverain Pontife envers la France cruellement éprouvée par les guerres entre catholiques ou protestants : « Priez, disait le Pape, pour le royaume de France plongé dans l'affliction, afin que Celui qui est le Souverain Maître lui rende son antique piété et sa tranquillité première. » Aussi

cette solennité se répandit rapidement dans notre pays. Interrompue par la Révolution française, elle fut rétablie par la suite. Actuellement, elle existe dans tous les diocèses ; généralement, elle est restreinte à une seule journée. En la solennité de l'Adoration perpétuelle, vous aimerez à vous prosterner devant Jésus-Eucharistie et proclamer avec l'Eglise : « Je vous salue, corps véritable, né de la Vierge Marie. » Oui, ce corps sacré n'est pas dans l'état de mort ; il est palpitant de vie ; il est uni à l'âme, à la personne du Fils de Dieu. C'est Jésus-Christ tout entier, vrai Dieu et vrai homme, que nous honorons, que nous adorons sous les apparences du pain... Vous aimerez à vous prosterner devant Jésus-Eucharistie pour réparer les outrages qu'il reçoit dans son Sacrement de la part des impies, des indifférents et des mauvais chrétiens et d'attirer sur les âmes, sur la paroisse, sur la France, sur le monde les bénédictions de Dieu.

* *

Nous devons à Jésus-Christ un culte d'adoration : nous le lui témoignerons en prenant part aux cérémonies qui le glorifient. Et cet hommage sera l'expression vraie de nos pensées, de nos affections. Car, de quoi servirait-il d'assister aux cérémonies religieuses, de se prosterner devant Jésus-Christ, si les sentiments produits en dehors ne résidaient pas réellement dans l'âme. On n'adorerait le Sauveur que du bout des lèvres ; toutes les protestations d'amour ne seraient que mensonge et hypocrisie, un simulacre d'adoration. Comme son Père, Jésus-Christ veut être adoré en esprit et en vérité ; c'est surtout de notre cœur qu'il se montre jaloux. « Le vrai serviteur sent, comme le Roi-Prophète, son cœur et sa chair tressaillir à la fois vers le Dieu vivant » (Psaume LXXXIII, 3). Ainsi soit-il.

LECTURES SUR SAINTE THERESE DE L'ENFANT-JESUS

VIII

LA GRANDE MISSION DE SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

Il y a un « fait de Lisieux » comme il y a un « fait de Lourdes ».

L'un et l'autre consistent en ce que de toutes petites causes sont sortis de grands effets, tellement disproportionnés qu'il est impossible d'en donner une explication naturelle. Il faut, de toute nécessité, recourir à Dieu. D'un côté comme de l'autre, nous sommes en plein surnaturel.

* *

A Lourdes, une fillette de quatorze ans, timide et chétive, sans aucune instruction, appartenant à la famille la plus pauvre du pays, gratte de ses doigts le sol devant le rocher de Massabielle et en fait sourdre une source abondante qui ne se tarira plus et qui, chose plus étonnante encore, tout en étant chimiquement pure et sans aucune vertu thérapeutique, guérira miraculeusement des milliers de malades et d'infirmes. A l'appel de cet enfant, des multitudes innombrables accourront de tous les pays du monde, non pas une fois, mais continuellement, et pas seulement pendant quelques années, mais à perpétuité. Il y aura bientôt cent ans que cela dure. Et loin de diminuer, le courant de dévotion n'a fait que s'amplifier, malgré la diminution de la foi dans le monde et malgré les circonstances qui ont rendu et qui rendent encore les pèlerinages de plus en plus difficiles et coûteux. Pour quiconque réfléchit, ne serait-ce que quelques instants, il est évident que ces faits merveilleux ne sont pas, ne peuvent pas être l'œuvre de Bernadette Soubirous. Il faut regarder plus haut, jusqu'au trou du rocher où se montrait l'Immaculée-Conception. Il faut remonter jusqu'à Dieu. Le « fait de Lourdes » est un fait miraculeux. Bernadette n'était qu'une messagère choisie pour porter au monde le message de la Reine du ciel.

Il faut en dire autant du « fait de Lisieux ». Entre les deux, d'ailleurs, l'analogie est frappante. Sans doute il y a des différences. Thérèse Martin n'appartient pas au même milieu social que Bernadette Soubirous. Elle est aussi, humainement, mieux douée et l'éducation soignée qu'elle a reçue a mis en pleine valeur ses qualités humaines d'esprit et de cœur, véritablement hors pair. Il reste cependant que sur le plan mondial, si l'on peut dire, elle est également insignifiante. Car, de quelle influence peut bien se prévaloir sur les hommes de son temps, cette jeune fille, très peu connue lorsqu'elle était dans le monde et qui, entrée au Carmel à quinze ans, mourait neuf ans plus tard, complètement oubliée, sauf de sa parenté, d'ailleurs très restreinte, mal connue, incomprise même de plusieurs des religieuses avec lesquelles elle vivait, et qui, par surcroît, n'avait toujours cherché qu'à s'effacer et à passer inaperçue ! La petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, plus encore que sa sœur de Lourdes, semblait vouée à l'oubli. Car derrière Bernadette, il y avait Notre-Dame de Lourdes ; il y avait les Apparitions, l'eau miraculeuse, de nombreuses guérisons, et par conséquent, une riche pâture pour la renommée avide de merveilleux.

Derrière Thérèse de Lisieux, rien, absolument rien ne transparaît encore en ce 4 octobre 1897, où un tout petit cortège conduit au cimetière par le long sentier étroit qui y mène, son humble dépouille mortelle.

Cependant voici que ce pauvre corps, ravagé par la maladie et qui n'aura pas l'avantage comme celui de sainte Bernadette, d'échapper à la corruption du tombeau, va bientôt devenir glorieux. Les foules accourront à lui. La mort, en s'acharnant sur lui pour le détruire, va faire œuvre de vie. Il en sera de lui comme du grain de blé qui, jeté dans le sillon, ne meurt que pour revivre et pour donner son fruit. Et quel fruit ! Un fruit tel que nous en sommes transportés tout d'un coup aux antipodes des réalités communes. Ce serait ici le lieu, si nous ne l'avions fait plus haut, de raconter en détail ce que nos lecteurs savent déjà, mais qu'il ne sera pas inutile de récapituler en quelques phrases rapides afin de donner tout son sens et toute sa portée à la grande mission de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. C'est :

l'incroyable attirance que la petite sœur Thérèse, du fond de sa tombe a exercée sur les âmes, non pas sur quelques-unes, mais sur des multitudes, de toute race et de toute condition,

la confiance extraordinaire qu'elle inspire,

les pélerins innombrables qu'elle attire,

le nombre invraisemblable de correspondances qu'elle provoque avec son Carmel,

l'enthousiasme qu'elle suscite partout,

les malades qu'elle guérit,
les affligés qu'elle console,
les malheureux qu'elle secourt,
les pécheurs qu'elle convertit,
les âmes qu'elle transforme et entraîne à sa suite,
le courant d'universelle sympathie qu'elle produit,
et, chose plus admirable encore, l'amour véritablement inouï et sans exemple jusqu'alors, qu'elle éveille, sans presque qu'ils s'en doutent, dans une multitude de cœurs.

Est-ce tout ? Non, certes !

Du fond de sa tombe silencieuse, d'où elle ne fait entendre que ce simple mot, gravé sur la pauvre croix de bois qui la surmonte : « *Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre* », on peut dire qu'elle remue l'univers.

Elle se suscite à elle-même des dévouements inlassables. Les prédicateurs rivalisent à qui la prêchera le plus éloquemment, les missionnaires à qui la fera connaître, aimer et prier avec le plus d'ardeur, les écrivains à qui diffusera le mieux sa vie et sa doctrine, les âmes pieuses à qui l'imitera plus fidèlement, les paroisses, les diocèses, les peuples à qui la fêtera le plus splendidement.

Au-dessus de toutes ces voix, l'Eglise élèvera la sienne, et dans la majesté de leur magistère suprême, les Papes, tous les Papes qui auront à connaître d'elle, la glorifieront et l'exalteront, nous l'avons dit, d'une manière exceptionnelle. Aux yeux du saint Pape Pie X, si apte à en juger, elle apparaîtra comme « la plus grande sainte des temps modernes ».

Benoît XV la donnera au monde comme la messagère et le très parfait modèle de cette Enfance Spirituelle à laquelle est lié, suivant la parole du Christ, le salut des âmes.

Pie XI fera d'elle l'Etoile de son Pontificat, son second Ange gardien, sa conseillère intime dans ses innombrables difficultés quotidiennes, son Avocate perpétuelle auprès de Dieu, et même son médecin à qui il confie sa santé et, à la fin de sa vie, ses forces défaillantes. Et rien ne sera touchant comme de voir ce grand Pape, ce Chef à la volonté de fer, que rien n'arrête ni n'ébranle, entretenir avec la petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus des rapports d'intimité aussi confiants qu'affectueux.

S. S. Pie XII continuera la pieuse tradition de ses augustes prédécesseurs. Non content d'avoir donné à la France sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus comme Patronne, il ne perdra lui non plus aucune occasion de redire la confiance qu'elle lui inspire et d'inviter à recourir à elle.

Que dire maintenant de cet élan populaire qui non seulement emporte les foules vers Lisieux, mais qui y a fait surgir de terre ce monument splendide élevé à la gloire de notre sainte.

Pie XI, bénissant le projet, avait donné cette consigne : « *Faire vite, grand et beau* ». Il a été parfaitement obéi. Mais il n'a pu l'être que parce que, du monde entier, et surtout de toutes les régions de France, les cœurs ont répondu, les bourses se sont ouvertes, les grosses et les petites, les petites surtout, pour élever le somptueux et coûteux édifice. Ce fut merveille de voir l'empressement des foules à apporter leur obole, empressement qui rappelle, s'il ne le dépasse, celui du Moyen Age à bâtir ses immortelles cathédrales. Ce fut merveille aussi de voir comment, contre toute prévision, le gros œuvre en fut achevé, et la croix du dôme mise en place et bénite juste à la veille de la déclaration de guerre (1939).

Mais sans doute fût-ce plus merveilleux encore de voir, à la fin des hostilités, par-dessus les ruines calcinées de Lisieux, émerger comme une vision de paix et d'espérance, le vaste et blanc vaisseau que normalement la dernière bataille, livrée tout autour, aurait dû détruire et qui demeurait miraculeusement intact, malgré les bombes, au nombre d'une cinquantaine, tombées tout près, jusqu'à raser ses murs.

C'est dans toutes ces merveilles matérielles et spirituelles et dans leur disproportion avec toute cause apparente et naturelle que consiste ce que nous avons appelé : *le fait de Lisieux*. Et c'est cet ensemble prodigieux qui constitue le plus grand des miracles de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, n'étant pas autre chose que la récapitulation de tous ses autres miracles.

Mais à Lisieux comme à Lourdes, ce fait extraordinaire n'est pas à lui-même son but et sa fin dernière. Il est ordonné à quelque chose de supérieur et de plus important encore, et ce quelque chose qui doit à présent retenir notre attention, c'est la *Mission* de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Tout ce que nous venons de rappeler succinctement, n'avait pas d'autre but que de mettre plus en relief ce fait capital, en projetant sur lui la lumière jaillie de tous ces miracles, de tous ces pieux et saints enthousiasmes, des solennels jugements de la Sainte Eglise et de l'amour de la catholicité tout entière pour « l'enfant chérie du monde. »

Puissent ces feux innombrables, pareils à ces rayons de soleil qui, captés par un miroir, se réunissent pour former un faisceau unique éblouissant, projeter sur la grande Mission thérésienne toute la clarté qu'elle mérite et, en attirant sur elle l'attention de nos lecteurs, leur permettra d'en comprendre pleinement le sens, la portée et le prix.

* *

Que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ait une Mission à remplir, et que cette Mission soit importante, c'est ce dont on ne peut douter.

Elle nous en a donné l'assurance sur son lit de mort, et l'on peut, l'on doit croire les saints lorsqu'ils nous parlent face à l'Eternité. Leur sincérité ne saurait être mise en doute, non plus que les lumières surnaturelles dont ils jouissent, surtout, lorsque, comme celle de sainte Thérèse, leur sainteté est éclatante et confirmée par le jugement de la Sainte Eglise.

Or, notre sainte l'a dit on ne peut plus clairement : « *Je sens que ma mission va commencer, ma mission de faire aimer le Bon Dieu comme je l'aime... de donner ma petite voie aux âmes.* »

Et cette mission ne sera pas un simple legs laissé par elle en mourant, à la terre, comme serait un mot d'ordre, une ligne de conduite, une formule de vie et rien autre. Sans doute, nous le dirons bientôt, sa mission comprendra des enseignements de ce genre qui en constitueront *la partie doctrinale*. Mais elle comportera en outre *une action personnelle* qu'ellemême exercera du haut du ciel, ainsi qu'en témoignent les paroles suivantes :

« *Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre. Ce n'est pas impossible, puisqu'au sein même de vision béatifique, les anges veillent sur nous.* »

Et cette action ne sera pas intermittente, mais continuelle ; elle ne sera pas limitée à quelques années, mais s'étendra à tous les siècles. Qu'on en juge plutôt :

« *Je ne pourrai prendre aucun repos jusqu'à la fin du monde ! Mais lorsque l'ange aura dit : « Le temps n'est plus ! » alors je me reposerai, je pourrai jouir, parce que le nombre des élus sera complet.* »

Il suffit de presser d'un peu près tous ces mots pour, sinon mesurer exactement, du moins entrevoir la nature et la portée de la grande mission que la Bonté divine a confiée à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, pour la gloire de son Amour miséricordieux en même temps que pour le salut et le bonheur des âmes.

Ce qui en fait l'importance, c'est en premier lieu que cette mission est une *mission d'amour*. L'amour est à son point de départ : c'est lui qui l'a voulue, décidée et réalisée. Il est son but puisqu'il ne s'agit de rien autre que de répandre sur la terre le saint amour de Dieu et d'entraîner par une voie aussi simple que facile, une multitude d'âmes, — toutes celles qui le voudront, — jusqu'à ces sommets les plus élevés où réside la perfection du divin amour.

Il est vrai que pour comprendre la grâce immense qui est ainsi faite au monde, il faudrait être bien convaincu de la primauté de l'amour sur toute chose, de son excellence et en particulier de ce que représente de bien et de bonheur pour une âme et de gloire pour Dieu, ne serait-ce qu'un seul degré de charité de plus dans un cœur d'homme. Nous ne pouvons ici que signaler la chose sans qu'il soit possible de nous attarder à la démontrer. Mais celle-ci une fois admise, on ne peut plus douter de l'importance vraiment exceptionnelle que revêt la mission de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Ce qui en fait l'originalité et la bienfaisance particulière, c'est en second lieu, la *simplicité des moyens* qui met la perfection chrétienne à la portée de toutes les âmes de bonne volonté. Car il ne s'agit que de se faire enfant avec le Bon Dieu. Lorsqu'en effet, on demande à sainte Thérèse en quoi consiste cette « petite voie » qu'elle veut enseigner aux âmes, elle répond : « *C'est la voie de l'enfance spirituelle, le chemin de la confiance et du total abandon.* Je veux leur indiquer les petits moyens qui m'ont si bien réussi ; leur dire qu'il n'y a qu'une seule chose à faire ici-bas : jeter à Jésus les fleurs des petits sacrifices, le prendre par des caresses. C'est, ajoutait-elle, comme cela que je l'ai pris et c'est pour cela que je serai si bien reçue. »

Je ne sais si quelques lecteurs seront tentés de sourire en voyant tous les feux dont nous parlions tout-à-l'heure braqués, si l'on peut dire, sur des paroles si simples. Eh quoi ! penseront-ils, c'est là ce grand message de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus en vue duquel Dieu a fait tant de miracles et l'Eglise prodigué ses faveurs ? Cela semble si peu de chose !...

Il serait facile de leur répondre en leur rappelant la parole du divin Maître : « Soyez béni, ô Père, de ce que vous avez caché ces choses aux prudents et aux sages, pour les révéler seulement aux petits et aux humbles. »

Mais nous espérons leur montrer bientôt le service inappréciable que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a rendu à l'Eglise en désencombrant, devant les fidèles, les avenues de la spiritualité chrétienne et en mettant ainsi la sainteté à la portée de toutes les âmes de bonne volonté.

Certes le service serait déjà de prix quand même il n'en atteindrait que quelques milliers, à une époque et dans un lieu déterminés, comme seraient les fidèles de France au cours d'un demi-siècle. Mais la portée réelle de la mission d'amour de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus est d'une bien autre ampleur. Cette mission ne fait que commencer et tout permet de croire que, suivant la promesse de notre chère sainte, elle durera jusqu'à la fin du monde.

Innombrables déjà sont ceux qu'elle a atteints, et chaque jour elle étend sur un plus grand nombre son action bienfaisante. Action profonde aussi, grâce à quoi des âmes sont comme retournées, transformées. Sans doute ces transformations ne sont pas toujours ni aussi rapides, ni aussi profondes. Car toutes les âmes ne reçoivent pas les mêmes grâces et toutes ne sont pas également fidèles à y correspondre. Mais on peut dire, en toute vérité, que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus est devenue une entraîneuse d'âmes incomparable, et une maîtresse de spiritualité sans égale.

C'est un point que le temps, en s'écoulant, met dans un relief de jour en jour plus saisissant.

Beaucoup n'ont vu et ne voient encore en Thérèse de Lisieux qu'un visage souriant et une main tendue vers eux pour leur offrir quelque faveur particulière. Ils la regardent trop d'un point de vue personnel et l'ensemble de l'œuvre leur échappe. Même ceux qui ont bénéficié plus intimement de ses faveurs spirituelles et qui ont particulièrement compris et apprécié sa doctrine, s'imaginent trop facilement que cette grâce, dont certes, ils ne minimisent pas le prix, n'est offerte qu'à quelques-uns, alors qu'un si grand nombre déjà en a bénéficié. Et ainsi, ni ils ne reconnaissent au mouvement thérésien l'immense ampleur qu'il a déjà revêtue, ni à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus l'honneur qui lui en revient.

Aussi, comme ils s'étonneraient si on leur disait que la petite sœur Thérèse a, dans un temps record, fait plus d'adeptes et formé plus de disciples qu'aucun des Maîtres les plus illustres de la spiritualité chrétienne depuis les origines de l'Eglise ! Et pourtant les faits sont là qui l'attestent. Ce fait prodigieux n'avait pas échappé au regard pénétrant du futur Pape Pie XII, S. Em. le cardinal Pacelli, lorsque, parlant en qualité de Légat au Congrès Eucharistique de Lisieux, le jour même de la bénédiction de la Basilique, le 11 juillet 1937, il osait bien établir un hardi et saisissant parallèle entre l'humble Carmélite de Lisieux et les plus grands hommes dont s'honore l'Eglise.

« L'éblouissant génie d'*Augustin*, disait-il, la sagesse lumineuse de *Thomas d'Aquin* ont projeté sur les âmes les rayons d'une impérissable clarté ; par eux le Christ et sa doctrine sont mieux connus. Le poème divin vécu par *François d'Assise* a montré au monde une copie encore inégalée de la vie de Dieu fait homme ; par lui, des légions d'hommes et de femmes ont appris à plus parfaitement l'aimer.

« Mais *une petite Carmélite* à peine parvenue à l'âge adulte, a conquis en moins d'un demi-siècle *d'innombrables phalanges de disciples.* Les Docteurs de la Loi sont redevenus enfants à son école ; le Pasteur suprême l'a exaltée et la prie dans une humble et assidue supplication ; *en ce moment il y a, d'un bout du monde à l'autre, des millions d'âmes dont la vie intérieure a subi l'influence bienfaisante de ce petit livre : l'Histoire d'une Ame.* »

Et l'éminent orateur concluait par ces mots :

« *Vous êtes grande, ô petite Sainte, et innombrable est votre famille spirituelle.* »

De telles paroles sur de telles lèvres se passent de commentaires. Elles illustrent trop magnifiquement